

Supplément au SOP n° 273, décembre 2002

VIVRE EN CHRIST DANS LE MONDE

Communication du père Ignace PECKSTADT,
prêtre de la paroisse Saint-André, à Gand (Belgique),
présentée au 11^{ème} Congrès orthodoxe
d'Europe occidentale

(Saint-Laurent-sur-Sèvre, Vendée,
31 octobre-3 novembre 2002)

Document 273.C

VIVRE EN CHRIST DANS LE MONDE

LE MONDE, UN DÉFI !

Pour un chrétien, le monde reste toujours un défi! Il reste le défi de chaque jour. D'une part, le chrétien ne peut se laisser entraîner par le courant du monde ; d'autre part, le monde est le lieu où il est né, où il grandit et où il est sans cesse appelé à témoigner de la présence de Dieu.

L'évangéliste Jean nous dit : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, puisque tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et la confiance orgueilleuse dans les biens – ne provient pas du Père, mais provient du monde. Or le monde passe, lui et sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure à jamais » (1 Jn 2,15-17).

Pourtant Jésus nous dit : « Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn 3,16-17).

À première vue, nous sommes tentés de dire que ces deux passages des Écritures se contredisent. Pourtant, les deux textes résument parfaitement notre vocation de chrétiens dans le monde.

Être une « icône » de Dieu dans le monde

Nous vivons dans un monde déchristianisé, matérialiste, qui semble s'appuyer uniquement sur la science et la technique, tissé d'idéologies et de philosophies complexes, avec comme dénominateur commun la soi-disant « absence de Dieu ». Nous vivons dans un monde en désarroi, un monde d'angoisse, de dureté et de manque de charité, un monde où même la nature et le cosmos ont été amenés à chanceler. Dans un tel monde, nous ne pouvons nous laisser entraîner. Par ses exhortations, l'évangéliste Jean veut nous faire comprendre que nous ne pouvons pas perdre notre cœur dans un tel monde ou pour les choses du monde.

Toutefois, nous ne pouvons pas non plus « rejeter » le monde dans lequel Dieu nous a placés. La fuite du monde, que certains chrétiens (y compris des orthodoxes) osent préconiser, n'est nullement la solution que Dieu nous propose !

Le monde doit être notre souci continu. Le monde a besoin de nous ! Nous devons toujours et partout montrer clairement que Dieu existe ! Nous devons témoigner de sa présence ! Il ne doit pas nécessairement être le sujet de toutes nos conversations : le chrétien doit tout simplement être une « icône » de Dieu dans le monde ! Ne sommes-nous pas créés à son image et à sa ressemblance (Gn 1,26) ? Le chrétien doit rayonner, refléter la lumière du Ressuscité, non par orgueil mais en toute humilité, selon l'exemple des prophètes, des apôtres, des martyrs et des saints.

Le « témoignage silencieux »

Le « témoignage silencieux » dans le monde est une véritable mission. Il s'agit d'une mission d'amour ! L'amour pour le monde signifie tout simplement l'amour pour tous les hommes et toutes les femmes que Dieu voudra placer sur le chemin de notre vie, l'amour pour toutes les créatures, l'amour pour le créé, pour la création. Le monde n'est pas un sujet abstrait, le monde est très concrètement le lieu où nous pouvons rencontrer tous les autres, les hommes et les femmes de notre rue, de notre quartier, de notre village ou de notre ville, ceux que nous rencontrons sur notre lieu de travail, ou à l'école, les connus et les inconnus que nous rencontrons chaque jour, mais aussi ceux qui vivent très loin de nous. Nous ne pouvons nous situer au cœur du monde sans l'aimer, à l'exemple de Dieu, « qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils Unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas... » (Jn 3,16).

Chaque jour nous devons prier pour le monde, implorant la bénédiction divine. Les moines et les moniales, qui se sont « retirés du monde », restent très proches de ce monde par leur prière continuelle. Saint Séraphin de Sarov et saint François d'Assise, et beaucoup d'autres, en donnèrent l'exemple.

C'est dans le monde que le « sacerdoce royal », dont chaque baptisé a été revêtu, reçoit sa pleine signification. Les chrétiens ne peuvent se laisser « séduire » par le monde : ils doivent rechercher passionnément « le salut du monde » !

Chaque chrétien a sa « vocation missionnaire » dans le monde. Jamais « le monde », « l'autre », « le frère » ou « la sœur » ne peuvent lui rester indifférents – que « l'autre » soit croyant ou non-croyant. L'Église ne peut être un ghetto, elle ne peut être fermée sur elle-même, ses membres ne songeant qu'à leur propre salut. L'Église doit continuellement ouvrir ses bras, en plein amour, vers le monde, vers les autres.

Envers les autres Églises chrétiennes, l'Église orthodoxe ne peut donc qu'être « œcuménique » ! C'est-à-dire entrer en dialogue, mener un dialogue authentique et fraternel dans le souci de parvenir à confesser ensemble la foi apostolique, celle de l'Église « une, sainte, catholique et apostolique ».

Puiser toutes ses forces dans la communauté eucharistique

Nous ne trouverons toutefois la force d'acquiescer l'enthousiasme intérieur et de pouvoir rayonner vers le monde et vers les autres que dans la communauté eucharistique, qui est l'Église. Et cette Église est « le cœur du monde » ! (Ce fut le thème du 3^e congrès orthodoxe en Europe occidentale, à Amiens en 1977 [SOP 23.2].)

Dans la Divine Liturgie, nous vivons incessamment notre relation avec le monde. Elle n'est jamais une action en dehors du monde. Elle est au contraire la « réception » du monde, son accueil, car chaque fidèle porte en fait un peu du monde en lui. Mais, dans cette même Liturgie, tout ce que nous faisons dans le monde devient « reddition » – on se donne complètement à Dieu – et « offrande » à Dieu, afin que le monde puisse devenir vraiment un monde transfiguré, pénétré de la présence de Dieu.

La Divine Liturgie, dans et par laquelle nous puisons toutes nos forces, doit se prolonger dans tous nos actes dans le monde. Elle est l'unique point de départ de notre mission de chrétiens dans le monde. Sans relâche, nous sommes envoyés pour témoigner de la présence de Dieu dans le monde et pour y faire connaître son message. « Allons en paix... », conclut la Liturgie, pour témoigner dans le monde. Ainsi, la Divine Liturgie n'a jamais de point final ! La dernière prière commune est en fait le point de départ pour aller témoigner dans le monde, par la force de l'Esprit Saint. Nous devons y témoigner que Dieu reste toujours au milieu de nous, qu'il nous voit, qu'il nous bénit, mais qu'il attend aussi notre libre réponse, qu'il attend la libre réponse de chacun de nous. Notre témoignage doit inviter notre prochain à la « liberté des enfants de Dieu » qui sont appelés à la communion avec lui. Dieu ne contraint personne ! Il respecte notre liberté !

Quelle superbe mission : pouvoir être chrétiens, en toute humilité,... et pouvoir témoigner comme chrétiens orthodoxes dans le monde!

Oui, le monde a besoin de nous ! Le monde est un défi !

COMMENT VIVRE ?

Avant de vous suggérer quelques réflexions sur le sujet même de mon exposé, « Vivre en Christ dans le monde », je voudrais m'arrêter sur trois points, trois attitudes qui me semblent être d'une importance fondamentale pour notre comportement : assumer notre liberté, porte indispensable de notre vie spirituelle ; accepter l'autre tel qu'il est ; remercier Dieu.

Assumer notre liberté

L'homme d'aujourd'hui – surtout les jeunes – n'accepte absolument aucune contrainte, c'est-à-dire qu'il ne peut se sentir entravé par rien, enfermé dans une cuirasse, qu'il ne veut être obligé de faire quoi que ce soit, de vivre continuellement dans un monde de prescriptions et d'interdits.

C'est à ce point que, récemment encore, un fidèle me disait : « Je veux ma liberté ! Je veux être libre et faire seulement ce que je désire ! Dans toute ma vie jusqu'à présent j'ai toujours dû suivre, faire ce qu'il fallait... Maintenant, je veux ma pleine liberté ! Ne me troublez pas, ne me dérangez pas ! ».

Beaucoup n'ont pas encore pu découvrir que la clef de notre relation avec Dieu se trouve précisément dans la *liberté*. Faut-il vraiment le rappeler ? Dieu créa l'homme comme un être doté d'une pleine liberté. Cette *liberté* est la caractéristique la plus importante de notre condition humaine. L'homme est *appelé*, mais non *contraint* ! Il ne peut être contraint à aimer Dieu. Les Pères de l'Église l'ont répété : « Dieu peut tout... sauf contraindre l'homme à l'aimer ». En effet, si Dieu devait contrecarrer, entraver l'homme, créé par lui, en supprimant sa liberté, celui-ci ne serait plus homme, il perdrait sa spécificité humaine ! La toute-puissance de Dieu s'accomplit en se limitant, en donnant à l'homme l'espace de la liberté.

Pourtant, la liberté, que nous avons reçue du Créateur, nous place devant une énorme responsabilité. Le don exceptionnel de la liberté nous offre de très nombreuses possibilités et perspectives, mais nous place aussi sans cesse devant des décisions à prendre, devant des choix personnels, qui détermineront souvent notre bonheur futur et notre vie spirituelle.

La liberté est en effet la porte indispensable de notre vie spirituelle. Nous devons *vouloir* voir spirituellement, nous devons vouloir écouter spirituellement, nous devons pouvoir et vouloir décider.

Très souvent nous sommes spirituellement aveugles et sourds. Nous ne voyons pas la lumière divine, nous n'entendons pas la voix du Christ. Nous nous laissons glisser sur le chemin de ce monde, sur lequel nous ne rencontrons pas Dieu, et où nous ne rencontrons même pas notre prochain, car les voir vraiment n'est possible que dans la lumière qui vient d'en haut. C'est seulement dans cette lumière que nous pourrions découvrir « en amour » les hommes qui nous entourent, que nous pourrions les voir « autrement », que nous pourrions les accepter comme ils sont, nous pourrions les aimer pour leurs dons, leurs qualités, mais aussi... malgré leurs défauts.

Nous devons utiliser la liberté que Dieu nous donna et que nous possédons donc, pour choisir son chemin, pour le suivre, pour apprendre à le voir, pour l'écouter. Celui qui ne veut pas voir Dieu et qui ne veut pas l'écouter se place dans une situation de cécité spirituelle, de surdité spirituelle... avec comme effet qu'il ne peut également ni voir ni entendre son prochain comme il est véritablement.

Le revirement intérieur n'a rien à voir avec une « contrainte »

Dans son livre « Questions sur l'homme », Olivier Clément nous dit : « Dieu accueille toujours, mais il faut que l'homme, librement, demande à être reçu » (Stock, 1972, p. 29).

Il est clair que notre rencontre avec Dieu, notre relation avec lui, notre déification n'est possible que moyennant notre libre collaboration. Dans ce livre Olivier Clément ajoute : « La vocation de l'homme, c'est donc de devenir librement, consciemment, le célébrant de ce grand mystère. Le seul homme vraiment naturel est celui qui se reconnaît créature portée par la grâce, appelée à l'union avec son Créateur » (id. p.31).

Prier, parler avec Dieu n'est possible qu'au départ de notre *libre* état d'âme, de notre libre mouvement d'amour, de notre plus profonde intériorité. L'ascèse, la *métanoïa*, le revirement intérieur, n'ont rien à voir avec une « contrainte » : ils sont l'expression d'une libre et mystérieuse décision spirituelle.

Même le point de départ de la communauté ecclésiale, de notre participation liturgique à celle-ci, se situe au niveau d'un choix ou d'une décision.

Bref, toutes les facettes de notre vie spirituelle se co-déterminent par la liberté, dont nous avons été investis par le Créateur : le renoncement à notre propre moi – à notre égoïsme, à notre égocentrisme –, le cheminement vers la sainteté, l'acquisition du Saint-Esprit, la recherche de la sobriété en boisson et en nourriture, les distances à prendre vis-à-vis de nos penchants et de nos passions – comme le tabac et l'excès d'alcool –, le choix du silence, du calme et de la tranquillité ! Nous devons trouver notre propre « désert » à l'encontre du bruit et du brouhaha du monde. Je me réfère au « monachisme intériorisé », dont parle Paul Evdokimov, le théologien orthodoxe très regretté, dans son livre « Les âges de la vie spirituelle » (Desclée de Brouwer, 1964, p. 121 et suiv.).

Mais notre propre attitude va plus loin. Elle détermine librement, à chaque moment, notre comportement, notre action. Elle se trouve à la source d'une relation harmonieuse entre les époux et dans la famille. Elle maintient un saint équilibre dans nos relations humaines. Elle se trouve à la base de notre promptitude continuelle à rendre service, de notre souci du prochain, de notre libre réponse à la vocation d'être une « icône » de Dieu, afin de refléter toujours et partout sa lumière.

Ainsi notre attitude intérieure et spirituelle, librement choisie, à laquelle nous sommes appelés en tant que chrétiens – et qui ne peut être autre que celle de notre déification – déterminera-t-elle tout notre comportement.

Devoir choisir librement signifie aussi pouvoir dire non

Devoir choisir librement à chaque instant signifie aussi pouvoir dire non à nos passions, à certains de nos désirs, à l'offre séduisante de la société de consommation, dans laquelle nous sommes journalièrement plongés. Nous nous sommes tellement habitués à cette société de consommation, que nous ne voyons pas, ou que nous ne voulons pas voir que nous en sommes devenus des esclaves. Insensiblement, nous nous sentons « obligés » à suivre..., suivre inconsciemment et instinctivement les masses qui nous entourent. L'on se sent gêné de ne pas faire comme les autres ; et certains de ces autres nous attaquent et nous reprochent notre « pharisaïsme », parce que nous ne nous laissons pas entraîner.

Le métropolite Antoine de Souroge le répète : « chaque fois que nous pouvons dire non, nous avons vaincu. » Indirectement, il nous montre la grande importance de notre liberté dans les décisions de tous les jours.

Toutefois nous ne nous trouvons jamais seuls sur le chemin de la vie. Face à notre attitude hésitante, face à notre faiblesse humaine, toujours constante, se situe l'invitation continue, inébranlable et indéfectible de notre Seigneur, avec lequel nous pouvons nous unir.

Dès que nous le rencontrons *librement*, il nous donne sa force, la force de l'Esprit Saint – nous ne nous trouverons plus jamais seuls, et nous pourrons porter toutes les situations de notre vie : nous surmonterons toutes les angoisses et toutes les détresses. Ne l'oublions jamais : la liberté est la porte indispensable de notre vie spirituelle... la porte indispensable pour le chemin... vers Dieu.

Accepter l'autre tel qu'il est

Il est clair que, dans la société, dans le monde, tous ne sont pas pareils. Sur le plan humain, nous constatons une diversité selon l'âge, la situation sociale et familiale, la langue, l'origine. Chacun a sa propre ligne de conduite, son propre caractère. Certains passent plus difficilement que d'autres. Nous nous trouvons parfois devant des malentendus, des conflits, des intolérances.

Au sein de la communauté ecclésiale, au sein de l'Église, il y a pourtant de la place pour tout le monde. Personne n'est indigne. L'Église n'est pas une communauté de « dignes », de « justes ». Jésus nous met en garde contre un amour-propre démesuré : « Vous vous faites passer pour justes aux yeux des hommes, mais Dieu connaît vos cœurs : ce que les hommes considèrent comme grand est détestable aux yeux de Dieu » (Lc 16,15).

Nous connaissons tous la parabole du Pharisien et du publicain (Lc 18,9-14). Et les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même salaire que ceux de la première heure (Mt 20,1-16). Et la parabole du grand repas : « Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux » (Lc 14,15-24).

Chacun de nous n'aura pas de grandes difficultés à accepter que dans l'Église il y a de la place pour tous ! Ce qui est bien plus difficile, c'est de savoir si nous sommes bien prêts à

accepter tout autre comme il est. Le Christ nous a donné l'exemple en s'intégrant complètement dans la réalité du monde déchu. Il a accepté tout le monde, aussi bien la Samaritaine que le centurion, Marie Madeleine, Zachée...

La communauté ecclésiale doit nous inciter à vouloir rencontrer et accepter l'autre, comme un frère et une sœur. Certains aspects humains peuvent être une entrave, peuvent nous bloquer ! Nous devons oser repousser cet « esclavage social ». L'homme sera toujours l'esclave de relations purement humaines s'il n'est pas l'image de Dieu !

Accepter l'autre devra être une véritable et sincère rencontre spirituelle, dans l'amour, sans restriction aucune. Cet amour ne pourra se limiter à une disposition intérieure, à un état d'âme. Il devra pouvoir se concrétiser par une attitude franche et correcte : en effet, l'autre – celui ou celle que nous rencontrons – est aussi « image de Dieu ». Ce ne sera seulement que si nous devenons nous-mêmes avant tout des êtres transfigurés, pénétrés par la lumière divine, peut-être après une sévère ascèse de mort-résurrection, que nous pourrons aller vers l'autre et l'aimer tout simplement « comme il est ».

Vivre dans la réalité de la présence de Dieu

Nous savons que nous ne sommes pas des saints, des « purs », des personnes irréprochables ! Nous sommes des pécheurs, qui retombent toujours dans leur faiblesse humaine, mais qui peuvent se relever par la force de l'Esprit Saint. Nous devons oser entrevoir cela et regarder l'autre dans cette perspective. Très souvent nous sommes aveugles pour ce qui est de notre propre personne pécheresse... mais non pour ce qui est de l'autre !

Nous devons accepter l'autre nonobstant ses fautes et ses défauts, même s'il nous a blessé ou causé de la peine. Dans notre relation avec l'autre, nous ne devons pas classer, cataloguer, juger. Au contraire : sans cesse nous devons pardonner, oublier, aimer !

Le Christ nous dit : « En effet, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes » (Mt 6,14-15).

« Accepter l'autre tel qu'il est », c'est finalement une invitation constante à prier pour lui, dans l'intimité de notre cœur, à penser à lui dans notre conversation avec Dieu.

Jésus savait et sait que les relations humaines sont souvent compliquées et posent problème ! De là, ses nombreuses allusions et exhortations, qui restent parfois incompréhensibles et inacceptables pour « l'homme du monde », mais qui se situent tout simplement dans la ligne de conduite qu'il préconise pour ceux qui veulent le suivre.

Et si nous ne trouvons pas la force d'y arriver, demandons à l'Esprit Saint de nous donner l'esprit de sagesse afin de pouvoir trouver l'amour pour accueillir toujours tous ceux que nous pourrons rencontrer sur le chemin de notre vie.

Remercier Dieu

Nous ne pouvons suffisamment remercier Dieu pour tout ce qu'il nous a déjà donné dans notre vie, pour tout ce qu'il continue à nous donner chaque jour, pour sa grande bienveillance et sa bonté, pour notre vie future.

Et pourtant ! Trop souvent, nous ne pensons pas à remercier. Nous demandons sans cesse – ce qui est certes une preuve de confiance – mais nous remercions trop peu !

Notre bien-être nous semble tout à fait normal. Nous nous y sommes habitués. Le mode de vie matérialiste nous plaît et nous nous y sentons bien. Nous vivons confortablement, nous pouvons nous chauffer en hiver, nous avons chaque jour du pain sur la planche, nous pouvons facilement nous déplacer, nous prenons des vacances...

Dans notre arrogance nous croyons faussement que tout cela est le résultat de notre propre travail, de nos mérites, de nos efforts, de nos économies !

Et nous oublions de remercier Dieu !

Changeons de cap ! Remercions le Seigneur pour la santé et la prospérité qu'il nous donne, pour les forces spirituelles dont il nous fait don quand notre état physique se met à chanceler. Remercions le Seigneur pour sa présence continue.

Oui ! Remercions-le de pouvoir le rencontrer dans l'intimité de notre cœur, et de le recevoir dans les saints dons de l'Eucharistie. Remercions-le lorsque nous avons pu obtenir le pardon de nos péchés et de nos fautes. Remercions-le de nous avoir reçus au sein de l'Église orthodoxe afin de témoigner de sa présence dans le monde. Très humblement et sans le moindre pharisaïsme, nous devons être conscients que c'est lui qui nous a choisis, pour être « le sel de la terre » (Mt 5,13 et Jn 15,16).

Dans ses nombreuses épîtres, l'apôtre Paul nous donne des exemples de remerciements. Je n'en cite que quelques-uns : « Tout d'abord, je remercie mon Dieu par Jésus-Christ, au sujet de vous tous, parce qu'on parle de votre foi dans le monde entier » (Rm 1,8) ; « Je remercie mon Dieu au sujet de vous tous, chaque fois que je pense à vous » (Ph 1,3) ; « À cause de tout cela, maintenant que j'ai entendu parler de votre foi dans le Seigneur Jésus et de votre amour pour tous ceux qui appartiennent à Dieu, je ne cesse pas de remercier Dieu à votre sujet » (Ép 1,15-16).

Plus nous nous approcherons de Dieu dans notre vie spirituelle, plus nous éprouverons le besoin de le remercier sans cesse pour ses innombrables bienfaits, même pour les plus petites choses de chaque jour.

Écoutons la prière d'Alexandre Soljénitsyne :

« Comme il m'est facile de vivre avec toi, Seigneur mon Dieu ! Comme il m'est facile de croire en toi ! Lorsque mes pensées chancellent, assaillies par le doute, et que mon esprit défaille, lorsque les plus intelligents ne voient rien au-delà de ce soir et ne savent pas ce qu'ils devront faire le lendemain, tu m'envoies alors, Seigneur, la claire certitude que tu existes et que toi-même, tu prendras garde que tous les chemins du bien ne soient pas barrés !

Du faite de la renommée terrestre je contemple, émerveillé, le chemin sans espoir qui m'y a conduit, de sorte que même moi j'ai pu transmettre au loin, parmi les hommes, le reflet de ta gloire ! Aussi longtemps qu'il le faudra, c'est toi qui m'en donneras les moyens, et lorsque je ne pourrai plus le faire, c'est que tu auras confié cette tâche à d'autres... » (« Les croyants en URSS », Fayard, 1970).

Remercier Dieu, c'est apprendre à considérer tout ce que nous possédons - notre bien-être, notre activité professionnelle, notre avoir et notre confort - comme des « dons de Dieu » ! Et vivre dans la conscience que tout est « don de Dieu », c'est être toujours prêt à partager avec l'autre. Nous devons oser nous déposséder de tout ce qui nous semble superflu pour aider ceux qui vivent dans le besoin. Voilà le véritable acte de remerciement à notre Créateur, qui nous confie la noble tâche de pouvoir être ses serviteurs.

LA FOI COMME FACTEUR D'UNITÉ DE NOS VIES

Être orthodoxe, dans le vrai sens du mot, c'est déjà « vivre en Christ », toujours et partout. C'est vivre dans la réalité de la présence de Dieu. Cette présence n'est pas une supposition, une imagination, une simple idée ! C'est une certitude. Le Seigneur ne nous laisse jamais seuls. Il nous dit même : « Là où deux ou trois s'assemblent en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt18,20).

Dès lors, nous ne pouvons vivre un seul jour, pas un seul moment, sans avoir conscience de cette présence.

En effet, la relation divino-humaine se rapporte à la vie entière, à la réalité de la vie de tous les jours, parce que le Christ anime sans cesse le plus profond de notre cœur, pourvu que nous le voulions et l'acceptons. La vie spirituelle ne peut être « l'une des facettes » de notre existence. Nous ne pouvons avoir des moments de vie superficielle, « stressée » et chaotique, et d'autres de vie spirituelle. La vie humaine est un tout, un tout indissociable qui ne peut se subdiviser – d'un côté le sacré, d'un autre le profane !

De là, l'importance de la prière continue, qui devrait pouvoir devenir une permanente relation intérieure avec Dieu. Nous devrions pouvoir l'associer à tous nos actes, à toutes nos actions, à tout notre travail, à tous nos projets, à tous nos problèmes, à toutes nos angoisses. Dans le silence de notre cœur, la « prière de Jésus », l'invocation du nom de Jésus, devrait nous animer sans relâche !

Une vocation pour répondre à l'appel de l'homme en détresse

Très humblement, je pourrais témoigner de mon expérience personnelle.

Vous savez que j'ai eu une longue carrière d'avocat, dont vingt-deux ans conjointement avec mon sacerdoce. [...] On m'a souvent posé la question de la compatibilité de la profession d'avocat et de la prêtrise. Dans le monde judiciaire, cela ne semblait créer aucun problème. Dans le monde civil, au contraire, on avait généralement une fausse idée de la profession d'avocat. Pour certains, l'avocat est un menteur, quelqu'un qui défend de bonnes et de mauvaises causes, même à l'encontre de sa conscience, quelqu'un qui s'enrichit à l'occasion de conflits, de divorces, de la misère du monde. Tandis que le prêtre est celui qui n'a qu'à s'occuper de « choses spirituelles », sans plus.

De nombreuses fois, j'ai réfuté cette fausse conception, en soulignant que j'ai toujours considéré ma profession d'avocat, non comme un métier, mais comme une vocation. Et je n'étais de loin pas le seul avocat à le voir ainsi ! Mon premier souci fut, dès le début de ma carrière, d'aider la personne en détresse qui me consultait, qui venait se confier à moi, dans une relation de confiance, sous le couvert du secret professionnel. Quelqu'un devait être aidé et j'étais appelé à défendre ses intérêts ! Rien ne pouvait me retenir, ni le temps, ni les distances, ni même le risque de ne jamais être rémunéré ou honoré pour mon travail.

En réfléchissant, je savais bien sûr que j'avais une famille à nourrir, mais ma vocation d'aider, de secourir celui ou celle qui se trouvait devant d'insurmontables problèmes avait priorité. Cet esprit de service, je le dois au scoutisme, dont j'ai gardé la devise de vie.

Dans cette ligne, je suis devenu durant plus de vingt-cinq ans l'avocat des gitans, et aussi des alcooliques-anonymes. Et de très nombreuses fois je suis intervenu dans des

conflits familiaux, en essayant toujours de concilier, de réunir... jusqu'à l'épuisement de tous les moyens.

Voilà une autre vue de la profession d'avocat. C'est la seule exacte !

Et vous voyez tout de suite le parallélisme entre la vocation d'avocat et la vocation du sacerdoce. Dans les deux cas, il y a l'appel de l'homme en détresse, qui expose ses problèmes, qui demande à être aidé. L'avocat est celui qui sait écouter, le prêtre aussi. À travers les confidences qu'il reçoit, l'avocat est témoin des faiblesses humaines, du monde déchu. Le prêtre aussi. Mais ils ne sont pas uniquement ceux qui savent écouter. Ils sont aussi ceux – l'avocat et le prêtre – qui sont appelés à donner conseil, à guider, à soutenir moralement, à consoler, à redonner confiance, à lancer quelques sermons et reproches, à faire retrouver le sens de la vie, à empêcher de tomber dans des décisions néfastes, à éviter des actes de désespoir.

**« Dans toute profession,
nous pouvons trouver une relation avec Dieu »**

Et cela en toute liberté. Car aussi bien l'avocat que le prêtre se trouve librement responsable devant Dieu. L'avocat ne se trouve jamais dans une relation de soumission à une autorité humaine. Il accepte librement une cause et la défend librement, sans contrainte. Son indépendance totale vis-à-vis de la justice et des tribunaux est son plus grand atout. Son secret professionnel, sa plus grande garantie, sa protection. Comme le secret de la confession pour le prêtre.

Tout cela, je vous l'ai raconté, non pour rehausser le peu de travail que j'aurais pu accomplir – qui suis-je pour oser m'avancer ainsi ? – mais tout simplement pour témoigner d'un vécu, pour essayer de vous faire comprendre qu'il n'y a en fait pas de fissure entre le spirituel et le matériel, le sacré et le profane, l'esprit et le corps, le religieux et le monde.

Toujours, j'ai essayé très humblement de comprendre et de faire comprendre que dans toute profession – aussi laïque qu'elle puisse sembler être à première vue – nous pouvons trouver une relation avec Dieu. Chaque profession joue son rôle dans la société, rend service à l'autre. Voilà ce qu'il faut retrouver ! Même le travail le plus simple peut ainsi nous enrichir spirituellement, nous donner l'occasion de témoigner, ne fût-ce que par notre gentillesse, notre sourire, notre patience, notre rayonnement.

Dans l'exercice de mon travail professionnel d'avocat, il m'est souvent arrivé de prier en secret pour les prévenus que je défendais, pour le couple embourbé dans des querelles familiales ou en instance de divorce, et aussi pour les juges devant lesquels je me présentais ou pour le jury en cour d'assises, et pour le jeune de 27 ans, coupable d'un matricide, que j'y assistais.

Même dans des cas à première vue insignifiants, j'ai essayé de faire comprendre le vrai sens à donner à la vie. Un octogénaire vint me consulter : « Maître, je vous demande d'envoyer immédiatement une lettre recommandée à mon frère – mon voisin immédiat – lui ordonnant d'abattre un grand arbre ». Selon lui, cet arbre se trouvait à trop courte distance de la ligne de démarcation entre les deux propriétés. J'aurais dû menacer son frère ! J'ai refusé. Je lui ai dit : « Écoutez-moi. Vous avez 80 ans ! Puisse Dieu vous donner encore longue vie ! Soyez heureux que votre frère aussi soit encore en vie ! Comment osez-vous entrer en conflit avec votre frère, à votre âge ! Reprenez vos documents, réfléchissez et réconciliez-vous avec lui ! »



« VIVRE EN CHRIST », QUELQUES JALONS

Il m'est totalement impossible de donner des recettes ! Je ne puis que rappeler quelques jalons, quelques axes prioritaires sur le chemin que le Christ nous montre : notre relation personnelle avec Dieu ; la présence de Dieu dans la famille ; la vie liturgique et sacramentelle ; le sacrement du frère : notre « sacerdoce royal ».

Je ne vous apprendrai peut-être rien de nouveau. Pourtant, il me semble important de réfléchir ensemble sur la richesse que la tradition orthodoxe nous offre pour pouvoir « vivre en Christ dans le monde ». Je tâcherai, vous dis-je, de poser simplement quelques jalons.

Et d'abord, notre relation personnelle avec Dieu. Vous savez que, tous, nous sommes appelés à la déification. Ce que je voudrais souligner, c'est l'importance de certains aspects de la vie spirituelle, orientés dans cette direction.

Le silence intérieur

Essayons tout d'abord de retrouver le silence intérieur, la pacification intérieure.

Sommes-nous suffisamment conscients du fait que la vie moderne nous a enlevé un de nos trésors les plus indispensables : le silence ?

Journellement, nous sommes trempés dans un monde bruyant, à caractère superficiel, manquant de toute profondeur. Et nous y participons ! Songeons au bruit de la circulation : autos, motos, autobus, trains, métros. Et le bruit des machines dans les usines et ateliers ! Et celui des appareils ménagers, des tondeuses à gazon, des ordinateurs. Ajoutons le bruit des avions. Et que dire des appareils de radio et de télévision, des installations stéréo dans certains véhicules, et nous pouvons allonger la liste...

Et pourtant, le silence n'est pas tout à fait disparu. La paix, la tranquillité, le silence sont même parfois recherchés : des promenades à la campagne, dans la forêt, au bord de la mer ou d'un lac, dans la montagne. Le silence d'un feu de camp, le silence de la nuit, le silence du temple de Dieu – nos églises et lieux de prière, où Dieu manifeste sa présence. Voilà enfin retrouvé l'endroit où nous pouvons parler à Dieu. Le silence nous amène vers la prière !

Créons donc dans notre vie un petit espace de paix, un petit désert, où le cœur peut se ressourcer. Prions chaque matin et chaque soir devant l'icône, et avant et après chaque repas.

Le silence n'est jamais un vide, mais c'est une présence, une invitation à trouver et à suivre le Christ.

« Pourquoi as-tu douté ? »

Surmontons les tempêtes de la vie. Ces « tempêtes » sont les crises, nos crises spirituelles : le sentiment d'une fausse solitude, les nombreuses tentations de ce monde, notre intolérance et notre esprit de supériorité vis-à-vis de notre conjoint, cause de tensions ou de conflits conjugaux, notre manque d'amour pour le prochain, en premier lieu pour ceux qui se trouvent très proches de nous. Très souvent, nous perdons dans ces crises notre orientation vers Dieu, la conscience de sa présence. Nous risquons de tomber dans un



tourbillon où tout nous devient indifférent, où plus personne ne nous intéresse, où nous devenons même insensibles à Dieu, que nous risquons d'oublier et de qui nous croyons qu'il nous a oubliés. Tout cela nous donne un sentiment d'impuissance spirituelle, de découragement et de désespoir.

Nous devrions toujours nous rappeler la réponse de Jésus à Pierre qui s'écria : « Seigneur, sauve-moi ! », au moment où il commençait à s'enfoncer dans les eaux, dans la tempête ! Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Comme ta foi est petite ! Pourquoi as-tu douté ? » (Mt 14,31).

Voilà la seule juste réponse : dans des moments de tempête, de crise et de désespoir, nous ne pouvons jamais douter. Le Seigneur est là ! Il reste présent ! Il nous donne la solution à tous nos problèmes. Il est « la » solution ! Il nous dit : « Prenez courage, c'est moi, n'ayez pas peur ! » (Mt 14,27). La faiblesse que nous ressentons doit être source de notre force, doit nous ouvrir les yeux pour nous faire comprendre que c'est lui, notre Seigneur, qui dirige nos pas, qui nous garde en vie, qui nous aime et qui est toujours présent ! Ne doutons jamais de sa présence. Si nous doutons, si nous ne le suivons plus, nous manquons sa miséricorde, son amour.

« Chérir le temps qui nous est donné »

Remercions plutôt le Seigneur pour le temps qu'il nous donne en cette vie. Le métropolitain Antoine de Souroge fait si souvent allusion à cela dans ses écrits et conseils spirituels. Olivier Clément y a consacré un livre : « Transfigurer le temps » (Delachaux et Niestlé, 1959), et le père Alexandre Men nous dit : « Chérissez le temps qui nous est donné » (dans son livre « Le christianisme ne fait que commencer », Cerf, 1996, p.156).

En effet, le Christ a transfiguré le temps en concrétisant en sa personne et par sa mort-résurrection notre destinée éternelle.

À chaque moment de notre vie, et dans le temps si court qui nous est donné, nous devons faire un choix de priorités. La question qui se pose à chaque instant est celle de savoir si nous donnons la priorité à Dieu et à notre prochain, ou à tout ce que la société de consommation nous offre. Nous connaissons la parabole du grand repas, je l'ai déjà mentionnée : tous, l'un après l'autre, les invités se mirent à s'excuser... « J'ai acheté un champ... » ,etc. Le Christ ne condamna aucun de ces actes. Ce qu'il condamna, ce fut le fait que toutes ces choses eurent priorité sur son invitation.

Il n'existe personne qui n'aurait pas le temps de penser à Dieu, qui n'aurait pas le temps de prier, qui n'aurait pas le temps de participer à la Divine Liturgie !

L'ascèse

Notre relation personnelle avec Dieu pourra aussi être soutenue par une certaine ascèse. Souvent l'on pense que l'ascèse est réservée à la vie monastique. Dans son livre « Les âges de la vie spirituelle » (Desclée de Brouwer, Paris, 1964 ; nouv. édition, 1980), Paul Evdokimov souligne l'importance de l'ascèse. Il nous rappelle que saint Basile insiste surtout sur le fait que le moine est « simplement tout fidèle qui veut être chrétien à fond et jusqu'au bout : il ne veut pas entendre parler du « monachisme comme d'un état au-dessus d'un autre ». Nous avons été créés « à l'image et à la ressemblance de Dieu » (Gn 1,26-27).



L'image, nous l'avons reçue. La ressemblance, nous devons l'acquérir. Sur cette voie, la prière et l'ascèse jouent un rôle important. Bien sûr, il ne s'agit pas de nos propres mérites, mais bien de nous ouvrir *librement*, sans contrainte, à une vie libérée des passions, à une vie de coopération active de tout notre être avec la grâce.

Par une profonde *métanoïa*, ou un revirement intérieur total, nous nous libérerons de tout ce qui nous empêcherait d'avoir une réelle rencontre avec Dieu et avec notre prochain. À l'appui de cette démarche intérieure, nous nous abstiendrons, volontairement et librement, de tas de choses inutiles et superflues que la société de consommation nous offre. Sans que quelqu'un le remarque ou doive le remarquer, nous choisirons une vie imprégnée de sobriété. Sobriété dans la boisson et dans la nourriture, refus du tabac, recherche de certains moments de silence. L'ascèse se manifestera également dans notre comportement vis-à-vis des autres, en évitant toujours de nous fâcher, de devenir insupportables et agressifs. Par l'ascèse, nous nous imposerons une attitude de douceur et de bonté, à l'encontre de la dureté et de l'indifférence du monde. Par l'ascèse, nous devons devenir des « messagers de paix et de joie », suivant le Christ dans les Béatitudes (sermon sur la montagne, Mt 5,1-12).

Par l'ascèse, notre dernier mot sera toujours le pardon, même pour nos ennemis! L'ascèse n'est pas un chemin facile. C'est pourtant ce chemin-là que le Christ nous montre. Il nous aide à y persévérer.

La présence de Dieu dans la famille

Le foyer familial est le lieu où l'on vit ensemble – en famille –, où l'on se retrouve, où l'on s'aime, où l'on devrait également encore pouvoir prier ensemble.

On naît dans une famille, on y grandit, on y apprend à découvrir le monde et la société qui nous entoure.

Nous savons bien sûr que cet idéal familial se trouve en crise ! Ce n'est pas ici le lieu, ni le moment de faire une analyse sociologique ou psychologique de la famille. Mon exposé se limitera à réfléchir sur la présence de Dieu en son sein.

Sa présence peut y être ressentie très concrètement. Hélas ! Les parents ont souvent capitulé devant la pression de la société, devant l'influence du monde déchristianisé où toute référence à Dieu est supprimée ! Vers l'extérieur, il y a une certaine gêne à s'affirmer trop sérieusement, trop spirituellement. On craint même la critique ou une tacite opposition (parfois ouverte) des enfants sous l'influence de leurs camarades ou de l'esprit de l'école. On craint d'être vieux jeu !

Essayer de vivre chrétiennement en famille est pourtant d'une importance capitale, et pour le couple – les parents – et pour les enfants ! Bien plus que l'enseignement proprement dit, la vie d'une famille chrétienne laissera son empreinte sur tous ceux qui l'auront vécue.

Dans chaque foyer orthodoxe, on devrait pouvoir trouver le « coin des icônes », invitation permanente à la prière, manifestation concrète de la présence de Dieu. À l'occasion du repas familial, on se placera face au « coin des icônes », si possible tournés vers l'Orient – pour prier ensemble. Ainsi l'on éprouvera le lien intime entre l'église, où sera célébrée la Divine Liturgie, et le foyer comme prolongement de la Liturgie. Une petite lampe à huile, une veilleuse, accentuera davantage la présence de Dieu au foyer.



N'oublions pas l'importance du repas familial, un moment enrichissant durant lequel parents et enfants peuvent se rencontrer, se parler, s'écouter. Au moins une fois par jour, la famille devrait pouvoir se réunir autour de la table. Les plus grands ennemis de ce repas familial sont la radio et la télé, qui empêchent tout contact, toute conversation.

La présence de Dieu au foyer s'accroîtra encore à l'occasion des grandes fêtes de l'année liturgique : Noël, la Théophanie, Pâques, la Pentecôte... Elles ne devraient pas passer inaperçues. Et ensemble, en famille, l'on apprendra à respecter les jeûnes du mercredi et du vendredi, le Grand Carême, la Grande Semaine (ou semaine sainte). Les fêtes familiales nous donneront l'occasion de remercier le Seigneur pour ses bienfaits : l'anniversaire de mariage des parents, l'anniversaire de naissance ou la fête patronale de chacun. Pourquoi ne pas placer l'icône de la fête au centre ?

L'icône devrait aussi se trouver dans chaque chambre à coucher, nous invitant silencieusement à prier le matin et le soir. C'est si important de commencer le jour en demandant au Seigneur de nous bénir, et de clôturer la journée en le remerciant pour tous ses bienfaits. Ce sont des moments privilégiés pour penser aux autres, à tous ceux qui nous sont chers, à ceux qui souffrent, à ceux aussi qui nous ont quitté pour vivre désormais dans la dimension de l'éternité.

Nous voyons que la place des icônes au sein du foyer familial est très importante. L'icône est la manifestation d'une présence, d'une présence qui nous invite à une relation familiale avec Dieu, qui nous invite continuellement à la prière.

À travers la communauté ecclésiale, finalement, Dieu est concrètement introduit dans les familles : en effet, la base sacramentelle de la famille se situe dans l'Église. C'est dans l'Église que les parents sont mariés, que les enfants seront baptisés et qu'ils recevront la sainte chrismation. C'est à la Divine Liturgie que tous les membres de la famille pourront s'approcher des saints dons. C'est au sein de l'Église du Christ et par l'Esprit Saint que la famille recevra la force pour pouvoir témoigner dans le monde.

La vie liturgique et son rayonnement

Nous ne pourrions jamais souligner suffisamment le fait que l'Église, dans une vision orthodoxe, est au plus haut degré Église *liturgique*, Église *eucharistique*.

La communauté ecclésiale s'identifie dans et par l'action eucharistique. Le cœur de l'Église se situe dans l'Eucharistie. Ce n'est que dans et par l'Eucharistie que l'homme peut « participer » au Christ, qui nous est rendu présent, par l'Esprit Saint, dans les « saints mystères ».

Dans la vie du chrétien, le dimanche est un jour très important : le jour-clef de la célébration liturgique, le « jour du Seigneur ».

Toute la vie personnelle et familiale devrait se situer en fonction de la Divine Liturgie, à laquelle on participe et que l'on *concelebre* (le mot n'est pas trop fort !). Le reste de la journée du dimanche devrait pouvoir s'y adapter, et non inversement. La Divine Liturgie est le point culminant du « jour du Seigneur », et non la perturbatrice du dimanche, qui nous empêcherait de nous évader, de recevoir des amis ou d'aller en visite.

« Vivre en Christ dans l'Église » : la source réelle d'une telle vie se trouvera dans la Divine Liturgie.



Est-il nécessaire de rappeler que la Liturgie du dimanche n'est pas une occasion offerte aux fidèles pour vivre quelques moments de piété ! Elle est une action commune, un événement, l'expression conjointe de l'Église tout entière. Le mystère du Christ, le salut du monde : tout se révèle, se vit, se concrétise dans la Divine Liturgie.

Vivre « liturgiquement » signifie donc axer sa vie entière sur le rythme hebdomadaire de l'événement du dimanche, de la Divine Liturgie. Le dimanche ne peut être rien d'autre qu'un jour liturgique. Pour le croyant orthodoxe il ne peut en être autrement ! Un jour, quelqu'un me disait : « Quand nous manquons la Divine Liturgie, c'est comme s'il n'y avait pas eu de dimanche ! »

Nous savons que la célébration liturgique peut nous sembler assez longue. Sa durée ne devrait pourtant jamais nous effrayer ! C'est le « jour du Seigneur » et nous y entrons dans la dimension du Royaume de Dieu, la dimension de l'éternité. Dans cette dimension, le temps ne joue, ni ne pourrait jouer, aucun rôle!

D'ailleurs, dans de nombreuses paroisses, les fidèles restent encore réunis pour le café dans un local avoisinant l'église, une occasion très précieuse pour se rencontrer en communauté, raffermir les liens communautaires, faire part des problèmes et des joies de tous les jours, se reconforter, se retrouver. À l'exemple des premiers chrétiens, cette rencontre est la prolongation de la Table du Seigneur. Cette indispensable rencontre, s'intégrant parfaitement dans le cadre liturgique, nous arrache concrètement au courant individualiste et à l'isolement qui marquent notre société. C'est par la Divine Liturgie et son prolongement naturel au sein de la communauté que nous trouverons notre place dans la communion ecclésiale.

La communauté ecclésiale, un tout unifié en Christ

La communauté ecclésiale reste toujours un tout unifié en Christ. Car c'est dans le Christ, et par l'épiclesse, au sein de la Divine Liturgie, que le prêtre unifie tous ceux qui, dans le temps (depuis des siècles) et dans l'espace (partout ailleurs dans le monde), célèbrent la même Eucharistie et qui participent à la communion. C'est pour cela que l'Eucharistie est l'accomplissement et le maintien de l'unité de l'Église comme « corps mystique du Seigneur ». La Divine Liturgie ne devient pas seulement communion de chacun avec le Christ, mais aussi communion des fidèles entre eux, c'est-à-dire réalisation concrète de l'unité dans le Corps du Christ.

C'est alors que nous pourrions ressentir que l'Église n'est pas une simple institution, mais vraiment une communauté à laquelle nous appartenons par des liens plus forts que les liens de parenté.

Mais plus encore : l'Eucharistie deviendra aussi la source de notre vie spirituelle, de notre relation intime avec le Seigneur, de notre déification. L'Eucharistie concrétise sa présence en nous, mais toujours au sein de l'Église.

Finalement, l'Eucharistie sera également le point de départ du vrai chemin vers le prochain. C'est seulement à partir de cette source-là, déifiés, en union avec Dieu et avec l'Église, que nous pourrions refléter sa lumière, que nous pourrions transmettre son message, que nous pourrions réellement accomplir notre mission dans le monde, où nous fûmes placés comme porteurs du « sacerdoce royal ».



« Vivre en Christ dans le monde » n'est pas possible sans ce lien eucharistique, qui n'est jamais une « obligation », mais un appel constant au « Repas du Seigneur ». C'est à chacun de nous de répondre librement à son invitation. Il est donc clair que celui qui se prive de la Divine Liturgie, qui n'y participe pas régulièrement, se place en dehors de cette « union défiante », et que la « nourriture indispensable » pour sa vie spirituelle lui manquera ! Celui qui, « spirituellement », ne mange ni ne boit, meurt ! Cela va bien plus loin que la question de « devoir ou ne pas devoir ». Il s'agit en effet de notre vie en Christ et de notre état de chrétien orthodoxe.

N'ayons pas crainte d'approcher la Table du Seigneur. À chaque Divine Liturgie, le célébrant qui préside nous invite à communier et il s'exclame : « Avec crainte de Dieu, foi et amour, approchez ! » Pourquoi hésiter, si le Seigneur nous invite ?... Il connaît nos faiblesses. Il veut pourtant nous reconforter, nous unir à lui. Bien sûr, nous devons nous y préparer, déjà avant d'arriver à l'église. Toutefois, la question d'être « digne » ou « indigne » ne se pose pas, ne peut se poser car, toujours, au départ de notre propre personne, nous sommes indignes et resterons indignes. C'est au Christ que nous demandons de nous rendre dignes (prière avant la communion), et il est là toujours pour nous accueillir à chaque Divine Liturgie. N'ayons pas peur d'accepter son invitation à participer à son repas, à nous unir eucharistiquement à lui !

La confession

Un mot encore, concernant le sacrement de la confession.

N'ayons pas peur non plus de nous approcher du Seigneur pour lui demander pardon de nos fautes et de nos transgressions. Nous devons toujours être conscients et accepter que nous ne sommes pas parfaits, que nous sommes humainement faibles, que nous sommes pécheurs, nonobstant notre fonction ou notre place dans la société, sans considération du rôle que nous y jouons, sans distinction de notre âge.

Dans cet esprit, dans ce sens, nous devons pouvoir ouvrir notre cœur à Dieu, qui tend ses bras vers nous, qui nous aime et qui nous pardonne. Ce qu'il nous demande, tout simplement, c'est d'avoir un cœur humble et repent, réconcilié avec notre prochain. Nous connaissons les exemples qu'il nous donne dans les paraboles : ceux qui se croyaient justes furent exclus du Royaume de Dieu (parabole du Pharisien et du publicain, Lc 18,9-14, et parabole du grand repas, Lc 14,16-24).

Le mystère de la confession est le moment privilégié que l'Esprit Saint nous offre dans l'Église afin de retrouver l'expérience de la réalité de notre faiblesse humaine. Celui qui ne se confesse jamais se soustrait à cette grâce exceptionnelle et refuse, dans un faux orgueil, de se défaire de son propre moi. Il se fixe sur la fausse conception de ses propres mérites et sur la valeur de ses propres vertus. Celui qui ne se confesse jamais manque l'humilité et le repentir, points de départ de notre déification.

Vivre notre « sacerdoce royal » : le « sacrement du frère »

« Vivre en Christ dans le monde », c'est être sans cesse conscient du « sacerdoce royal » dont nous avons tous été investis par le baptême et la chrismation.

Ce « sacerdoce royal » n'est pas une construction théorique destinée à flatter les fidèles ou à créer un contre-courant pour calmer un peu les esprits au sujet de la soi-disant



discrimination de la femme dans l'Église, problème qui se fit sentir ces dernières années, surtout dans les pays occidentaux.

Il est clair et indiscutable : les femmes comme les hommes font partie du peuple de Dieu et sont porteurs du « sacerdoce royal ». Tous ont été baptisés en Christ et forment un seul corps, l'Église, par le même Esprit Saint.

Le très regretté théologien orthodoxe Paul Evdokimov nous prévient du danger d'un monde où le charisme féminin serait absent. Il nous dit : « Le monde foncièrement masculin, où le charisme féminin ne joue aucun rôle, est de plus en plus un monde sans Dieu, car il est sans Mère, et Dieu ne peut y naître. (...) Le monde trop masculin méconnaît ses éternelles origines : la source limpide de la pureté virginale et le sein maternel qui reçoit le Verbe et l'enfante pour faire des hommes ses serviteurs. » (« La femme et le salut du monde », Casterman, 1958, p.247 ; Desclée de Brouwer, 1979).

L'Église orthodoxe devrait attacher beaucoup plus d'importance au rôle de la femme. Avec un peu d'attention, cela est possible dans toutes nos communautés !

L'Église orthodoxe insiste toujours sur le fait que le « sacerdoce royal » est intimement lié à son ecclésiologie, à sa spiritualité. Très souvent, dès que l'on prononce le mot « sacerdoce » l'on ne pense qu'au « clergé » ! C'est là donner un aspect clérical à l'Église, ce dont j'ai horreur. Dans ce sens, je suis vraiment « anticlérical » ! Ne limitons pas le mot « sacerdoce » au « sacerdoce fonctionnel », à la « fonction sacerdotale ».

Dois-je rappeler ici qu'il y a indiscutablement deux modes de sacerdoce : le « sacerdoce royal » du peuple de Dieu et le « sacerdoce fonctionnel » de la hiérarchie ecclésiale. Les deux se situent dans un même lieu organique, au sein de l'*unique* corps ecclésial, qui exerce l'unique sacerdoce du Christ, par les dons multiples de l'unique Esprit.

Les premiers temps du christianisme, l'époque apostolique, ne connaissaient pas de séparation entre clergé et laïcs. Les mots « clergé » et « laïcs » étaient inconnus. Les premiers chrétiens vivaient dans la conscience d'une participation entière au Christ, d'une appartenance plénière à son Église. Ils ressentaient que le Christ avait fait de tous les chrétiens « un royaume de prêtres régnant sur la terre » (Ap 5,10). Et l'apôtre Pierre reprit l'expression : « vous êtes une race élue, un sacerdoce royal » (1 P 2,9). Il n'a jamais été question d'un peuple qui aurait pu être « profane ». C'était totalement impensable !

Aujourd'hui encore, nous devons tous être conscients de notre mission, de notre présence dans le monde. Le peuple de Dieu ne peut être un élément passif. Tous nous participons, nous devons participer à la vie de l'Église. Le terrain de notre « sacerdoce royal » est très vaste. L'espace est le lieu et la vie de tous les jours. La Divine Liturgie, la liturgie eucharistique ne se termine jamais : au contraire, elle nous ouvre la porte vers le monde, vers les frères et sœurs dans le monde. Saint Jean Chrysostome a nommé cette prolongation « le sacrement du frère », inséparablement lié au « sacrement de l'autel ».

Nous n'avons pas été baptisés pour être des tièdes et des passifs

Ainsi les premiers chrétiens vécurent-ils très consciemment leur pleine participation au Christ : le fait qu'ils étaient vraiment des *membres* de l'Église, présents et témoignant dans le monde.



Soyons francs : beaucoup de chrétiens n'ont plus cette chaleur. Nous sommes souvent « refroidis ». Nous ne répandons plus la moindre chaleur. Nous ne pouvons même plus nous réchauffer nous-mêmes !

Beaucoup de chrétiens – y compris des orthodoxes, bien sûr, soyons humbles – se trouvent dans cette situation de tiédeur. C'est pourtant diamétralement à l'encontre du message du Christ ! Sa vie terrestre fut un témoignage de chaleur et de force, dans toutes les circonstances.

Relisons le passage de son sermon sur la montagne (Mt 5,1-12) : un message d'une vraie joie pour tous ceux qui veulent le suivre. Les « tièdes » ne comprennent pas son message ! Et plus loin Jésus nous dit : « C'est vous qui êtes le sel du monde. Mais si le sel perd son goût, comment pourrait-on le rendre de nouveau salé ? » et « C'est vous qui êtes la lumière du monde » (Mt 5,13-14).

Comment pourrions-nous être tièdes et mous, quand le Christ nous a « choisis et institués », et quand Il nous a chargé « d'aller, de porter du fruit et du fruit durable » (Jn 15,16) ?

Nous n'avons pas été baptisés pour être des chrétiens tièdes et passifs, mais pour porter, transmettre et répandre le message du Christ auprès de tous ceux qui ne l'ont pas encore trouvé ou qui ne le connaissent toujours pas. Ce message devra se lire sur notre visage, dans notre comportement vis-à-vis de tous ceux qu'il mettra sur notre route, et surtout se reconnaître dans notre amour, cet amour profondément chrétien dont l'apôtre Paul nous parle dans son épître aux Corinthiens : « Maintenant, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour ; mais la plus grande des trois est l'amour » (1 Co 13,13).

« Seul l'Esprit Saint peut nous donner la force »

Trop souvent nous nous laissons entraîner par le courant du monde, sans trop réfléchir, sans aucune résistance, sans réaliser que nous périssons spirituellement. Le monde, la société de consommation actuelle, la vie indifférente de la routine journalière nous amènent souvent à devenir des êtres mous, sans ressort, qui ont perdu tout élan, tout enthousiasme, qui ne peuvent plus donner de chaleur, ni d'amour, qui ne peuvent plus trouver le calme et l'intériorité, qui n'ont plus d'intérêt pour ce qui se passe en dehors de la routine, qui manquent de profondeur de vie et, de là, de toute conscience de la présence de Dieu.

Pris par le courant du monde, nous naviguons sans but, sans direction, sans planning, sans destination. Le sens de la vie s'est perdu et nous risquons de perdre toute joie de vivre : la joie au foyer, la joie au travail.

Entraînés par le courant du monde, nous n'avons souvent « plus de temps », sauf pour les choses du monde ! Nous semblons toujours stressés, pourchassés. Nous manquons d'une vie harmonieuse et équilibrée. Nous tombons dans un état de paresse et de fatigue physique et spirituelle. Nous devenons mécontents et malheureux ! Voilà où la tiédeur et l'apathie peuvent nous mener !

Notre congrès actuel est là pour nous réveiller, pour nous réchauffer, pour nous faire comprendre que nous ne pouvons vivre tièdement, que nous ne pouvons jamais agir tièdement !

Seul l'Esprit Saint peut nous donner la force d'écarter, de repousser, de surmonter notre éventuelle tiédeur. Dans son entretien avec Motovilov, saint Séraphin de Sarov nous montre le chemin : « Le vrai but de la vie chrétienne consiste en l'acquisition du Saint-Esprit de



Dieu. Quant à la prière, au jeûne, aux veilles, à l'aumône et à toute autre bonne action faite au nom du Christ, ce ne sont que des moyens pour l'acquisition du Saint-Esprit. » (Séraphin de Sarov, Irène Gorainoff, coll. « Théophanie », Desclée de Brouwer 1979, p.156).

Voilà notre route vers la déification, et cette déification exclut toute tiédeur. Par l'Esprit Saint nous devenons tout autres, nous devenons de vrais chrétiens, des pneumatophores, des porteurs de l'Esprit Saint. Nous verrons le monde d'un tout autre oeil, nous le verrons comme le lieu où Dieu envoie ses ouvriers, ses serviteurs. Nous découvrirons tous ceux que nous côtoyons comme nos frères et sœurs, que nous devons aimer.

Voilà ce que devrait être vraiment et toujours « Vivre en Christ dans le monde » ! C'est avant tout essayer d'être son icône.

La route qui y mène est toutefois piégée. Deux attitudes sont possibles. Ou bien nous nous laissons enfermer dans une soi-disant « spiritualité personnelle », à l'abri (à nos yeux) du monde « mauvais et pervers ». C'est un peu l'attitude du Pharisien... qui remerciait Dieu de ne pas être comme le publicain ! Ou bien nous allons vers l'autre, toujours convaincus de notre indignité et de notre état de pécheur, mais écoutant et suivant l'appel du Seigneur, qui a sans cesse souci de ceux qui sont en détresse et qui souffrent, des anxieux, des désespérés, des plus démunis, des jeunes en recherche, des pécheurs.

Notre souci ne peut être en premier lieu celui de notre propre salut. Toute notre vie doit être axée sur l'autre et en premier lieu sur ceux que Dieu a placés le plus près de nous, notre conjoint, nos enfants, nos parents... Pour tous, nous devrions avoir un visage rayonnant, pouvoir porter l'expression du bonheur, transmettre la joie de la résurrection du Christ.

SIMULTANÉMENT UN MESSAGE, UNE RÈGLE DE VIE, UN APPEL, UNE VOCATION

« Vivre en Christ dans le monde » est simultanément un message, une règle de vie, un appel, une vocation. C'est en fait une invitation à être tout simplement chrétien orthodoxe, à trouver dans l'Église un facteur d'unité de nos vies.

« Vivre en Christ dans le monde » peut vraiment se réaliser pour chacun de nous, si nous le voulons.

J'en suis profondément convaincu!

Il s'agit de « vivre » notre existence, en prenant sans cesse conscience de la présence de Dieu, qui connaît tous nos soucis, et qui est toujours là!

« Vivre en Christ dans le monde », c'est le rencontrer, comme j'ai voulu vous le proposer, et dans la rencontre personnelle, et dans la rencontre familiale, et dans la rencontre liturgique et ecclésiale, et dans la rencontre du prochain!

Notre vie professionnelle, familiale et sociale n'est pas à détacher de notre vie de prière, de notre vie liturgique.

Il s'agit bel et bien d'un tout, sans subdivision, sans fissure.

Mettons tous nos actes, toutes nos pensées, tous nos soucis entre ses mains. « Que ton Règne vienne. Que ta volonté soit faite sur la terre, comme au ciel » (Mt 6,10).



Dieu seul scrute notre plus profonde intériorité, l'intimité de notre cœur. Bref, c'est là que se situe « notre vie en Christ dans le monde ».

Qui pourrait nous empêcher de vivre au milieu du monde en sa présence ?

C'est au départ de l'intimité de notre cœur – toujours en présence de l'Invisible présent – que l'unité de nos vies se concrétisera, que nos vies pourront devenir un témoignage continué dans le monde.

Notre attitude extérieure, notre comportement, notre visage rayonnant devra toujours être le reflet de notre vécu intérieur.

Nous devons sans cesse devenir des « êtres transfigurés », pénétrés par le feu du Saint-Esprit, du Dieu invisible, qui est « la richesse de notre faiblesse » !

(Texte relu et amendé par l'auteur. Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction : Serge TCHÉKAN, avec le concours
d'Antoine NIVIÈRE et de Jean-Claude POLET

SOP mensuel SOP + Suppléments

Réalisation : Serge TCHÉKAN

France
Autres pays

32,80 €

65,60 €

36,60 €

84,00 €

Commission paritaire 1106 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
